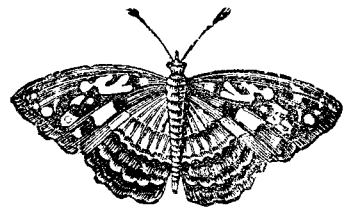
(N° 183) JEUDI, 3 AVRIL 1834. (2e ANNÉE.)

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mme Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,

JOURNAL DES THEATRES.

GRAND-THÉATRE.

BÉNÉFICE DE Mme COSSON.

La Chanoinesse, la première représentation d'*Angèle* ou *l'Echelle des Femmes*, *la Sylphide*.

Ce soir-là, on commencait par la *Chanoinesse*, vaudeville fort égrillard, fort graveleux, ma foi! où l'ingénue a toute l'expérience d'une mère, où la mère a toute l'ingénuité d'une jeune fille. C'était quelque chose de fort triste pour la morale que cette immoralité sans but! Et il fallait entendre tous ces bravos, tous ces trépignemens de pieds et de mains alors que la position de la jeune fille se compliquait et tournait jusqu'au cynisme. Mais le crin-crin et le couplet, le mot pour rire et la grossière équivoque, tout cela étouffait la prudhommie. Aussi l'hilarité était-elle à son comble! Mais vint ensuite *Angèle*, le drame avec sa vérité, avec son miroir où chacun peut aller chercher sa face ou celle de son voisin; alors on vit se dessiner d'étranges pruderies, on entendit de bizarres colloques. Angèle déroulait les cinq phases de sa vie, et à chaque phase, de très-*moraux* censeurs criaient à l'immoralité, d'autres assaisonnaient leur critique d'un coup de sifflet, argument de ceux qui souvent n'en ont point d'autre. *Angèle*, une immoralité! Mais suivez donc cette action, effrayante dans ses résultats. Ne vous arrêtez donc pas à la superficie, voyez au fond, voyez avec la réflexion. Quelle morale découle de cette péripétie! quelle leçon pour la jeune fille! quel avertissement pour elle!... L'auteur d'*Angèle* ne montre-t-il pas en relief le piége dans lequel un jeune cœur naïf et candide peut se laisser entraîner, soumis à la séduction d'un être habile et pervers?

L'ambition n'est-elle pas flétrie? ses coupables espérances ne sont-elles pas déçues? Que voulez-vous donc? que trouvons-nous de plus dans *Tartufe*, le chef-d'œuvre de notre scène, ouvrage aussi beau, aussi grand dans sa moralité que dans son exécution? Ne cherchons donc pas seulement au théâtre une question de plaisir, mais demandons-lui toujours une question de progrès, une question d'art.

Jugeons, *Angèle*, jugeons *Alexandre Dumas*.

Angèle est remarquable sous deux rapports, l'intérêt dramatique et le mérite littéraire.

Entre les succès obtenus par M. Alexandre Dumas et les succès revendiqués par M. Victor Hugo, un avantage incontestable existe au profit de l'auteur de *Henri III*, de *Christine*, d'*Antony*, de *Richard d'Arlington*, de *la Tour de Nesle* et d'*Angèle*. Ces pièces ont complètement réussi, sans les orages, sans les luttes qui ont signalé les représentations d'*Hernani* et de *Lucrèce Borgia*, et cependant, sous le rapport du génie et du talent poétique, Victor Hugo marche bien avant Alexandre Dumas dans la carrière que suivent ces deux auteurs; mais Alexandre Dumas

a compris le théâtre, et c'est un des hommes qui ont au plus haut degré l'art de faire tourner toutes les situations des personnages au profit d'un intérêt dramatique, toujours puissant, tantôt avec des moyens nouveaux, tantôt à l'aide de ressorts connus, dont toutefois on oublie le souvenir, préoccupé qu'on est du dénouement de chaque situation.

On s'est souvent demandé au sujet d'*Antony*, de *Richard d'Arlington*, et en dernier lieu d'*Alfred d'Alvimar*, le séducteur d'*Angèle*, si l'auteur inventait ses personnages, se créait un monde de convention, avec des mœurs et des principes en dehors du monde où nous vivons tous, des principes et des mœurs de notre société, ou bien si l'auteur rencontrait ses personnages dans le monde, et nous les offrait alors avec la nudité de leurs vices, de leurs passions, dût-il mettre ainsi en relief des plaies morales qui rongent l'humanité... Selon nous, Alexandre Dumas met sur la scène des hommes qui se rencontrent dans la société, et ceux qui soutiennent que les caractères d'Antony, de Richard d'Arlington et d'Alfred d'Alvimar, à part bien entendu ce que le théâtre nécessite de force dans les touches et dans les couleurs d'un tableau, sont en dehors non-seulement du vrai, en dehors de la société, n'ont pas voulu se donner la peine d'analyser, ni même d'observer avec sang-froid.

L'ambition est une de ces violentes passions du cœur qu'Alexandre Dumas paraît prendre plaisir à exploiter. Richard d'Arlington est un ambitieux; c'est un ambitieux encore que d'Alvimar, mais sur une plus petite échelle. Richard, pour arriver à être membre de la chambre des lords, qu'un nouveau mariage lui ouvre, se sépare de sa femme, la frappe, lui brise la tête contre un meuble, la jette par la fenêtre. D'Alvimar, pour arriver à une ambassade, sacrifie la réputation d'une jeune fille dont l'honneur n'est pour lui qu'un échelon qui doit le mener à son but; d'Alvimar est sur le point de passer des bras de la fille dans ceux de la mère, qui est jeune encore et qui ne serait pour lui qu'un pont jeté pour arriver peut-être au ministère... Tout ceci est affreux, infâme....D'accord, mais ajoutez donc que ceci est vrai. Parmi tous ces hommes que vous coudoyez dans ce qu'on appelle le monde et la haute société, n'en est-il pas qui, pour arriver à la fortune, aux honneurs, à une ambition satisfaite, ont foulé aux pieds quelque chose de sacré, une vertu, un principe d'éternelle morale, ou bien encore une femme... Voilà d'Alvimar! Et la comtesse de Rieux, n'est-elle pas de la société aussi? seulement elle a le courage d'avouer qu'elle s'est fait *une couronne de sa honte*, qu'elle est la maîtresse du ministre, peut-être même du ministère, et pourtant qui de nous, après avoir heurté ou regardé dans la rue, souvent avec dédain, une honnête femme, humble en son regard et sa toilette, ne s'est pas rangé respectueusement pour laisser passer la maîtresse de quelque riche négociant, d'un prince ou d'un roi?

Revenons à Angèle. Henri Muller, vertueux et poitrinaire, poitrinaire surtout, après avoir tué d'Alvimar en combat singulier, épouse Angèle flétrie par d'Alvimar et reconnaît leur enfant. Mais ne lui en sachons pas trop gré, car il comprend, et il a soin de le dire, qu'il a peu de jours à vivre. Voilà qui atténue singulièrement le mérite de sa belle action. C'est pourtant là l'histoire de la vertu souvent! D'Alvimar, poitrinaire, eût peut-être concouru pour le prix de Monthyon, qui sait!

M. Valmore a parfaitement rendu le rôle de d'Alvimar, et il fallait d'autant plus de talent que le caractère en est odieux! La scène de la fascination, celle où il conjure Henri Muller de suivre ses pas pour délivrer une jeune fille qui va devenir mère, et la provocation du 5me acte, ont fourni à cet artiste l'occasion de faire preuve du plus haut talent.

Ce duel et quelques autres parties de l'ouvrage sont entachés d'invraisemblances. Ce sont des ombres au tableau. En effet, à part le doute où je suis que d'Alvimar fût aussi fatigué de l'existence qu'il pouvait être fatigué d'Henri Muller, qui le poursuit comme un reproche, je me suis demandé si d'Alvimar n'était pas en droit de renvoyer à Dieu ou à son médecin ce poitrinaire qui ne se bat pas à l'épée, parceque son bras est impuissant à la soutenir, qui refuse un combat au pistolet parcequ'il ne veut pas se poser *victime* et attendre le feu de d'Alvimar...qui ne veut enfin se battre qu'à bout portant..... quand c'est lui, en définitive, qui est l'offensant, et qui a coupé la retraite à d'Alvimar, en mettant en poche la clef de l'appartement! Ce duel fort dramatique, n'en est pas moins une scène forcée outre mesure, et d'Alvimar n'en aurait pas moins été tué à distance, puisqu'Henri Muller lui a dit en parlant de ce combat: « C'est la justice de Dieu, et pensez-y, monsieur, Dieu est juste! » Raisonnement assez bizarre entre deux hommes qui vont se couper la gorge!

Mme Meinier a été tour à tour délicieuse de candeur et d'ingénuité, vraie dans ses émotions d'amour et de douleur, touchante dans son jeu. Angèle est un triomphe pour elle. Le public en la redemandant à la fin de la pièce, a fait acte de justice. Henri Muller a partagé avec elle cette ovation. L'intérêt puissant de ce rôle, la manière dont il a été joué par M. Vadé-Bibre, tout a justifié la vive impression produite sur le public. Une des scènes les plus pathétiques de cet ouvrage, c'est celle où Henri Muller reconnaît la maison, la chambre où il a été nuitamment introduit pour mettre au jour l'enfant d'Angèle, et qu'il devine le secret de la jeune fille! La scène suivante, entre

Angèle et sa mère, a excité d'unanimes applaudissemens. Angèle, à genoux devant sa mère et disant grâce et pardon, Angèle nommant d'Alvimar le père de son enfant, et soudain la comtesse de Gaston avouant, à genoux à son tour devant sa fille, que c'est d'Alvimar qu'elle devait épouser, quel tableau! et qu'il est expressif ce cri d'Angèle à sa mère : « Cet homme a dit qu'il vous aimait, madame! » Alexandre Dumas s'est emprunté à lui-même cette scène : c'est Paula, la maîtresse de Monadelschi, qui, caché sous des habits de page, se fait connaître enfin à Christine, quand la reine de Suède lui parle de l'amour que Monadelschi lui a voué :

PAULA.

. . . . . L'infâme
Nous trahit toutes deux.

CHRISTINE.

Toutes deux!

PAULA.

Je suis femme!...

Dans *Christine à Fontainebleau*, comme dans *Angèle*, cette scène a produit le plus grand effet. Madame Pougaud n'a pas en vain réclamé ces accens qui vont à l'ame, qui persuadent, qui entraînent... Elle a subjugué au même moment d'Alvimar, et le public a prouvé mieux que d'Alvimar l'empire que la mère d'Angèle venait d'exercer. *Angèle* a été joué avec un ensemble fort satisfaisant.

On a fini à minuit par la *Sylphide*, c'est-à-dire par des bravos pour Mme Lecomte.

J'allais l'oublier, et pourtant je voulais commencer mon article par-là. — Vous êtes-vous trouvé parfois au spectacle à côté de ces voisins bavards et incommodes qui dans un entr'acte vous initient à toute l'intrigue de la pièce que vous êtes venu voir? — Vous les avez de bon cœur envoyé au diable, n'est-ce pas! — Eh bien! l'administration commet à l'égard du public entier la même faute, le même contre-sens, en laissant vendre à la première représentation d'un drame, comme *Angèle*, une analyse détaillée de la pièce. Ce qui est bon, nécessaire pour un ballet ou un *libretto* d'opéra, enlève à une œuvre d'art tout l'intérêt de ses situations, tout l'inattendu de son dénoûment, et pourrait tuer un ouvrage d'une constitution moins forte qu'*Angèle*. Avec une analyse plus d'illusion, plus de surprise. Arrière donc l'analyse!

MON AMI FELIX.

C'était bien le meilleur garçon que je connusse; bon, obligeant, malin sans méchanceté. Assez spirituel pour être à la hauteur de toutes les conversations, sérieuses ou saccadées, politiques ou de bonne foi; et cependant pas assez pour exciter l'envie, que d'ailleurs son bon naturel eût bientôt désarmée.

Comme tous les jeunes hommes qui sentent dans leur cœur un vaste sentiment d'avenir, il aimait, que dis-je? il adorait ce sexe enchant*eur*, délicieuse fl*eur*, dont la douce od*eur* écarte le malh*eur*, ou du moins le fait supporter.

Mais, hélas! mon cher Félix, si doux, si bon, si aimable, si digne d'être aimé, trouva dans cette sensibilité (que j'oserais presque appeler désordonnée) le germe, le motif, le prétexte, la raison immense, poignante, fatale, incommensurable, d'une mélancolie infiniment préjudiciable à sa santé d'abord, à son bien-être par la suite.

Pauvre Félix! jamais la main de la jeune vierge pudibonde et rosée ne se reposera avec amour et confiance dans sa main large et osseuse; jamais son œil noir et étincelant d'ame, de sentiment et de pensées ne se reflètera dans un œil bleu et tendre, à la longue paupière, au regard velouté; jamais ce cœur brûlant ne sera sur un cœur palpitant. Lui, tendre, bon, spirituel, sensible, ne trouvera jamais une ame qui sache comprendre la sienne, et qui, découvrant, pressentant tout ce qu'il vaut, daigne s'appliquer à mettre en œuvre ces belles qualités dont la nature l'a pourvu avec tant de prodigalité, à la honte de ces *beaux* qui n'ont qu'une taille élancée, une démarche ridiculement *fadasse* et une cravate délicieusement accrochée sous un menton qui ne dit rien. Car laquelle oserait braver le ridicule? et de toutes ces femmes si sublimes, si éthérées (en paroles), montrez-moi celle qui se sent assez de force d'ame, d'énergie sentimentale pour aimer un homme seulement à cause de son ame et pour elle seule.

Et cependant mon pauvre Félix se meurt; semblable à ces *transmuteurs* de métaux, il s'acharne d'autant plus à la recherche de son bonheur chimérique (car qu'y a-t-il de plus chimérique que le bonheur?) il s'y acharne d'autant plus, dis-je, qu'il lui est plus impossible d'y atteindre.

Oh! laisse, laisse, Félix, ces brillans oiseaux qui cherchent avant tout, le beau, le vaporeux, le futile, et s'occupent peu de l'avenir! laisse-les se prendre au piége que leur tendent incessamment la vanité, l'égoïsme, la corruption. Qu'y a-t-il de commun entre eux et toi? — Toi, tu considères l'amour comme chose sérieuse et sainte; sous cette enveloppe dont elles rient insouciantes et maladroites, bien peu sentent qu'il y a là pour une femme tout un avenir de tendresse, de dévoûment, de bonheur! Elles rient de ton ame noble et pure, elles rient de ton dévoûment, de ta loyauté, de ta franchise. Aux femmes, vois-tu, Félix, il faut des dehors séduisans, il leur faut des grâces, de la manière, du caquetage,

un habit bien fait, des mains blanches et fines, et du linge bien plissé ; le reste, que leur importe ! est-ce qu'elles en font usage quand il est temps ! Non, elles prodiguent à un être sec, froid et indifférend, (je ne veux pas dire pis) tous les trésors de leur suave organisation. Elles aiment le beau en théorie. Laisse-les, Félix, elles ne t'entendraient pas ; reste avec nous ; nous t'aimons, nous ; et quels que soient les caprices de ta sensible imagination, si séduisans qu'ils te paraissent, oh ! laisse-les ! viens, reste avec nous, car nous t'aimons, et pas un de nous qui ne comprenne tes souffrances, qui ne veuille te les faire oublier. Rappelle-toi, Félix, que tu es Bossu ! !

Il ne nous a pas écouté : fidèle à sa chimère, il a cherché l'amour. Est-ce qu'il existe, l'amour ?

A Loyasse un jour on lira sur une humble pierre, au-dessous d'une modeste croix :

CI GIT FÉLIX, VICTIME DE SON AMOUR ET DE SA BOSSE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

LA RELIGION,

Par Léger Noël.

L'opuscule de 32 pages in-8° que voici, a été imprimé à Montbrison ; Montbrison est une petite ville du département de la Loire ; Montbrison compte-t-il un poète en M. Noël ? Qu'importe ! son dithyrambe n'en est pas moins une bonne page de plus ajoutée à toutes les pages, à tous les livres possibles qui ont été écrits sur la religion. Faire un pareil dithyrambe, c'est une occupation littéraire tout comme une autre. — En vérité, nous ne manquons pas de vers par le temps qui court ; on a bien tort d'avancer que notre siècle est anti-poétique ; s'il fallait en juger par tous les vers que chaque jour la presse vomit chez les libraires, nous serions dotés, nous autres *Jeunes-Frances*, et dotés éminemment de la *bosse* poétique. O docteur Gall, pourquoi vous êtes-vous laissé mourir ?

Donc, je reviens à mes moutons, et je dirai de l'opuscule de M. Noël ce qu'on a dit de tant d'autres productions littéraires :

« Sunt bona, sunt mala, sunt mediocria. »

Ce jugement est bien vague ; peut-être vaudrait-il mieux, comme un échantillon de sa poésie, citer le dernier paragraphe de M. Noël, et parmi des vers frais et gracieux, on retrouve, parci-parlà, quelques réminiscences de Victor Hugo.

Et toi, mon jeune ami, dont mes soins et mon zèle
Viennent d'être appelés à fonder l'avenir,
Tendre lys, qu'un rayon de l'aurore éternelle
A fait épanouir.

Suis ton bon ange, enfant ! car dans la [illegible] ie,
Loin des sombres ravins où marche le pêcheur,
Il saura te conduire et préserver ta joie
Ainsi que ta blancheur.

Il veille auprès de toi pour qu'une impure haleine
Ne ternisse jamais ton éclat, ton bonheur ;
Car tu ne connais pas ce qu'une ame sereine
Vaut devant le Seigneur.

De son trône il descend l'habiter, comme un temple,
Le cœur que l'innocence azure d'un beau jour ;
Et là, dans son image, alors il se contemple
En souriant d'amour.

Mon ami, le Seigneur aime surtout l'enfance,
Dont l'œil splendide et pur verse des rayons d'or,
Dont les petites mains, vierges et sans défense
N'ont point mal fait encor.

Oh ! conserve donc bien l'éblouissant panache
Que porte le jeune âge à son front de vélin ;
Sois donc bien sage, enfant, et ne fais pas de tache
A ta robe de lin.

Pauvre ami, si ton cœur touchait un peu la fange,
Le bon Dieu s'en irait de son humble réduit ;
Et puis tu n'aurais plus, pour te bercer, un ange
Dans tes rêves, la nuit.

Enfant, chemine donc par le sentier facile,
Où jamais on ne heurte à la déception ;
Ne te détourne point, et sois toujours docile
A la religion.

—Un spectateur à la 1re représentation d'*Angèle*, se plaignait au 5me acte de cet ouvrage, de n'avoir pas encore vu l'*Echelle des Femmes*. Faites-donc des drames pour des gaillards de cette force.

LYON.

— Le village de Rossureux dans le Doubs, a été la proie des flammes. On évalue le sinistre à 400,000 fr. Les assurances ne s'élèvent qu'à 25,000 fr. ; soixante familles se trouvent réduites à un affreux dénûment. De toutes parts s'ouvrent des souscriptions pour cette grande infortune.

— Une violente rixe s'est élevée dans un café de la rue de l'Arbre-Sec entre plusieurs italiens, dont 3 ont été frappés de coups de couteau. Ils ont été arrêtés. Les blessés ont été seuls rendus à la liberté.

— On annonce pour Dimanche, 13 courant, l'ouverture du *Colysée lyonnais*, situé dans la belle propriété dite la Carrette, hors la barrière St-Clair.

— M. Larivoire se propose de donner des fêtes extraordinaires dans l'Ile-Barbe, et de les harmoniser avec ce local si heureusement situé. Les sons d'un orchestre choisi viendraient commander la danse et animer tous les plaisirs que l'on trouverait réunis dans cette enceinte. M. Arban est chargé des feux d'artifice, et chacun sait si M. Arban connait l'art de jeter de la poudre aux yeux du public.

— La semaine passée, 30 montres ont été dérobées à la devanture de M. Weibel, par une ouverture pratiquée à l'aide d'un vilebrequin.

—Le nouvel ouvrage de Silvio Pellico, ayant pour titre : *Des devoirs des hommes*, vient d'être traduit à Lyon, par MM. Grégoire et Collombet ; c'est un appendice de douce morale aux *Mie prigioni* du plus grand poète de l'Italie avec Manzoni. La traduction que nous annonçons, paraîtra incessamment chez M. Rusand ; nous en parlerons dans cette feuille.

LYON. — L. BOITEL, IMPRIMEUR. [illegible] TEL, GÉRANT.